

Foà, Edouard

A Travers l'Afrique Centrale : du Cab au lac Nyassa

Paris: E. Plon et Cie, 1897.

184

A TRAVERS L'AFRIQUE CENTRALE.

A Nahanji, au moment de notre arrivée, le village était en fête; le tambour s'en donnait à cœur joie. Cet instrument de... tapage, nous l'avons entendu presque partout sur notre passage: c'est l'amusement préféré du noir, et on ne trouve jamais l'un chez lui sans l'autre. Accompagnateur indispensable du chant, de la danse et de toutes les cérémonies, il pleure auprès des morts et rit aux joies des vivants; il frappe le premier les oreilles du nouveau-né et conduit le vieillard à sa dernière demeure: le tambour fait partie de la vie courante de l'indigène, et ceux qui sont accoutumés au noir n'y font pas plus attention que lui. Mais ils ne comprennent pas, comme le noir, les batteries différentes qui constituent son langage à lui, langage qu'on entend à de grandes distances, tandis que les autres instruments paraissent muets à quelques mètres. Un indigène reconnaît au tambour ce que fait un voisin: il peut dire exactement, sans se tromper jamais, à quelle cérémonie, à quel passe-temps se livre ce dernier, et Dieu sait si la variété en est grande: ce peut être un enterrement, un anniversaire d'enterrement, le jour d'un décès ou bien le lendemain de ce décès. Ou encore, c'est la naissance d'un enfant, l'arrivée d'une jeune fille à l'âge nubile, la prise d'armes d'un jeune guerrier, sa circoncision, un mariage depuis le premier jour jusqu'au dixième. Ou bien, enfin, c'est simplement une des nombreuses danses locales dont la liste serait trop longue. Pour chacune d'elles ou pour toute cérémonie, le tambour change ses accents et annonce au loin ce que fait son maître.

La fête à laquelle nous avons assisté était plutôt une réunion générale à la fin des moissons, afin de célébrer la rentrée et la mise à l'abri de la mapira (sorgho) de l'année. Plusieurs villages avaient dû se joindre à celui où nous étions pour prendre part à la réjouissance, car le nombre des individus semblait beaucoup plus considé-

table que celui des cases, et le bruit était assourdissant.

Notre compagnon Smith allait un peu mieux. Le chef nous invita à nous approcher du foyer de l'épouvantable vacarme et à laisser pour un moment notre maison roulante. Je ne savais jusqu'à quel point il était prudent de quitter le chariot : d'un autre côté, je ne voulais pas mécontenter le chef en refusant; il était venu accompagné d'un grand nombre d'habitants des deux sexes, et tous insistaient pour que les blancs vissent boire avec eux.

Notre campement n'était, par exception, qu'à une centaine de mètres du village : il fut entendu avec Macaron qu'il resterait avec les Cafres pour le garder; mais, en prévision d'un danger ou de quelque chose de suspect, je lui remis, pour nous avertir, une fusée blanche qu'il n'avait qu'à allumer et à glisser dans un canon de fusil de façon à la diriger en l'air; comme elle était visible à cinq kilomètres, nous n'avions aucune inquiétude. Les armes avaient été chargées et placées avec les munitions, à la portée de la main, dans le chariot.

Je crus devoir prendre ces précautions pour éviter une attaque, le cas échéant. Car ces Landins — c'est ainsi que les Portugais appellent toutes les populations de race zouloue — avaient fort mauvaise réputation et étaient accusés d'avoir pillé et volé plusieurs fois; je ne pouvais donc avoir dans leurs intentions qu'une confiance très limitée; je n'ignorais pas que leur habitude est de surprendre et de dépouiller leurs ennemis pour s'en partager le butin. Je n'avais aucune raison pour me supposer en hostilité avec eux, mais mes bestiaux étaient particulièrement faits pour les tenter, et c'est de ce côté que j'avais des craintes plutôt que pour le contenu du chariot qu'ils n'avaient pas vu et dont ils ne connaissaient pas la valeur. Quoique convaincu que mes pauvres animaux, — je n'en avais alors plus que seize, — étaient tous destinés à une mort prochaine, ils